

128. E. 185.

QUEL EST LE PLUS RIDICULE ?

O U

LA GRAVURE EN ACTION,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR LES C. GOSSE, ÉTIENNE ET MOREL.

*Représentée, pour les premières fois, sur le
Théâtre Montansier-Variétés, les 1^{er}, 2,
3 et 4 messidor, an IX.*

A P A R I S,

Chez R O U X, Libraire, Palais du Tribunat, galerie du
Théâtre Français.

AN IX. — 1801.

P E R S O N N A G E S.

	ACTEURS
VALMON, Propriétaire à Montreuil-les-Pêches.	AUBERTIN.
DOMRSCHTOS, Négociant Allemand.	SAINT-LÉGÉ.
LISBETH, fille de Domrschtos.	DANCOURT.
MIOPE, jeune Fat	VENIARD.
FLORE, Merveilleuse	MENGOZZI.
L'ENRHUMÉ, Loueur de Cabriolets.	TIERCELIN.
ROQUILLE, Cuisinier - Rôtisseur	FRANCISQUE.
LA LINGOTTE, Cordonnier.	VAUKDORÉ.
L'HOMME D'AFFAIRES de Valmon.	BONIOLI.
JAVOTTE, } Servantes de	CAUMONT.
MANON, } Valmon.	BARROYER.

*La Scène est dans le salon de Valmont, à
Montreuil - les - Pêches.*

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *J'ai vu partout, etc.*

On pourrait faire un grand ouvrage
Sur les ridicules du temps;
Mais le nôtre est un badinage
Contre quelques sots élégans.
Offrant mainte caricature,
L'auteur sur ce fonds peu nouveau
N'a pu d'après une gravure,
Présenter qu'un petit tableau.

QUEL EST LE PLUS RIDICULE ?

OU

LA GRAVURE EN ACTION.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALMON, SES VOISINS, SON HOMME
D'AFFAIRES ET SES DEUX SERVANTES.

VALMON.

AH ! ça, mes voisins, mon homme d'affaires, mes deux servantes, je vous ai tous rassemblés pour vous faire part d'un projet que beaucoup de gens taxeront de folie, mais que je trouve très-sage, moi, puisqu'il peut nous faire rire.

L'ENRHUMÉ.

Si gnia de la farce, je suis solide au poste.

ROQUILLE.

Si gnia queuque bêtise, j'men charge.

JAVOTTE ET MANON.

Laissez donc parler notre bourgeois ; vous parlez toujours ; avec vous on ne saurait placer une parole.

VALMON.

Silence, Javotte. — Paix, Manon. — Écoutez la lettre que m'écrit un négociant allemand.

LA LINOTTE.

Eh bien ! quoi qu'elle chante cette lettre ?

V A L M O N T, *lisant.*

C'est de la foire de Francfort.

« Ai reçu la chère vôtre en date du 15 de l'expiré, et
» vous écris la présente du 1^{er}. courant. Vous ai créditée
» de la lettre-de-change à deux usances, qu'ai trouvée
» sous pli.

L A L I N O T T E.

Par ma foi, j'n'entendons rien à tout ça.

L' E N R H U M É.

Quéu gachis !

V A L M O N.

C'est du style de négociant. (*Continuant de lire.*)

» Tous nos comptes sont liquidés, apurés.

R O Q U I L L E.

Mais c'est du style de marmiton, ça.

V A L M O N.

» *Et cætera.* — M'y voici. — Étant dans l'intention de
» marier notre chère fille, âgée de trente-deux ans, et
» voulant spéculer sur ledit mariage, vous préviens pour
» votre gouverne, que me serait avantageux de choisir un
» gendre qui eût été à la mode, soit en l'an 1789, 1796
» ou 1801. Mes divers correspondans m'ayant vanté l'excel-
» lence desdites modes, voudrais les comparer ensemble,
» afin que jugeant de leur mérite intrinsèque, puisse, par
» le canal dudit gendre, les introduire dans notre bonne
» ville de Francfort ou de Léipsic. Me rendrai le 8 courant
» à votre maison de Montreuil-les-Pêches, et vous offre sur
» ledit mariage un droit de commision de deux pour cent
» franco, avec lequel ai l'honneur de me dire avec parfaite
» considération.

» *Signé, DOMRSCHTOS.* »

Vous voyez donc, mes amis, que celui que j'attends est
une espèce d'original.

M A N O N.

Le drôle d'homme ! Il veut donc spéculer sur la mode ?

V A L M O N .

Et pourquoi pas ?

AIR : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

La baisse a ruiné souvent
Celui qui jouait à la hausse ;
Mais sur la mode en spéculant
Sa combinaison n'est pas fausse.
On doit être sûr du succès
Dans un calcul de cette espèce :
Car nos ridicules jamais
N'ont éprouvé de baisse.

Mais revenons à mon projet. — Il me serait difficile de réunir les différens originaux qu'on me demande ; mais je vais vous donner à chacun les costumes qui ont été à la mode depuis 1789.

L E N R H U M É .

Oh ! j'sommes mioulus et réguisés pour ça.

M A N O N .

J'allons donner dans l'œil au négociant de la foire.

L A L I N O T T E .

Comptez sur le cuisinier. — On peut le mettre à toute sauce.

L' H O M M E D' A F F A I R E S .

Mais, Monsieur, à quoi peut vous être utile mon ministère dans une semblable occurrence ?

V A L M O N .

Vous avez donc oublié, mon cher homme d'affaires, que vous avez encore dans votre garde-robe l'habit avec lequel vous êtes arrivé de Lons-le-Saulnier ?

AIR : *C'est le biau Thomas.*

Qu'un gros catogan
Vous prenne au-dessus de la tête,
Cocarde à ruban,
Gilet brodé, jabot, manchette,
Ailes de pigeons,
Boucles, souliers ronds,

(6)

Bas rayés, petite bague ;
Et pour achever la toilette,
Prenez l'habit neuf
De quatre-vingt-neuf.

T O U S.

Prenez l'habit neuf
De quatre-vingt-neuf.

L' H O M M E D' A F F A I R E S.

Mais considérez que je ne suis pas préparé.....

L' E N R H U M É.

C'est vrai.

L' H O M M E D' A F F A I R E S.

A jouer une farce, et que ma gravité.....

V A L M O N T.

Elle convient à votre caractère. Allez vous habiller, et donnez à Manon les habits de défunte votre femme.

L' H O M M E D' A F F A I R E S.

Comment, monsieur, vous renouvez ma douleur? — Les égards que je dois à sa mémoire.

L' E N R H U M É.

Ah ça, ne vas-tu pas pleurnicher?

M A N O N.

Pourquoi t'est-ce qu'il ne veut pas que je prenne les habits de sa femme? — Est-ce que tu as peur que je veuille la remplacer, dis-donc, grand échalas?

V A L M O N T.

Allons, Manon, parlez plus honnêtement : vous n'êtes pas chargée du rôle de 1796.

L' H O M M E D' A F F A I R E S.

Eh bien, monsieur, puisque vous le voulez, nous allons faire un changement de décoration.

(Il sort avec Manon.)

S C È N E I I.

V A L M O N.

ET toi, l'Enrhumé, que faisais-tu en 96? — Tu es assez bien tourné pour jouer un petit maître de ce temps-là.

L'ENRHUMÉ.

J'étais loueux de cabriolets sur la place du palais Egalité. — Je charroyais un gros patapouf qui était d'une société qui brocantions sur le papier-monnaie, et maintenant je suis, comme vous le savez, intéressé dans l'entreprise générale des transports de la guimbarde de Montreuil-les-pêches à Paris, et de Paris à Montreuil-les-Pêches.

V A L M O N.

Te rappelleras-tu bien les ridicules de l'homme que tu charroyais en 96?

L'ENRHUMÉ.

Oh! sûrement.

A I R : *Fidèle époux, franc militaire.*

Je singerais son insolence,
Et vous-même y serez trompé :
Avec l'habit quarré, je pense,
Avoir un air plus retapé.
Un bon cocher doit s'y connaître ;
Je jouerai ce rôle au parfait,
Car ainsi que mon ancien maître,
Je ferai bien claquer mon fouet.

Cependant il y a une chose qui m'inquiète, c'est que j'aurai des grâces naturelles que cet oiseau-là n'avait pas.

V A L M O N.

Et toi, mon cordonnier, où étais-tu à cette époque?

L A L I N O T T E.

Moi, monsieur, j'étais jockey d'un savetier qui vendait du sucre.

AIR : *Trouvez-vous un parlement.*

Mais dans son état d'épicier
Ayant calculé comme un âne,
Bientôt on vit le savetier
Prendre celui de la chicane.
Il devint donc homme de loi ;
Mais il fit des fautes énormes.

V A L M O N.

Ce n'est pas étonnant, ma foi,
Il avait négligé les formes.

Au reste, tu n'auras pas de peine à le contrefaire.

L A L I N O T T E.

Oh non ; car je suis bête ; mais, sans me flatter, il l'était
encore plus que moi.

V A L M O N.

Et toi, ma petite Javotte.

J A V O T T E.

Moi, monsieur, je servais chez une dame qui donnait
à jouer.

V A L M O N.

A quel jeu ?

J A V O T T E.

A la bouillotte. — Mais la pauvre chère femme, il lui
est arrivé un coup bien malheureux.

L' E N R H U M É.

Eh queu coup ?

J A V O T T E.

Figurez-vous, monsieur, qu'elle avait un flux de cœur,
elle s'engagea trop imprudemment, elle perdit son va-
tout.

L' E N R H U M É.

Et la pauvre enfant l'a gobé ?

V A L M O N.

Javotte, je compte sur toi.

L A L I N O T T E.

Eh ben, monsieur, que voulez-vous faire de moi ?

V A L M O N .

Toi, la Linotte, je te ferai porter une rédingotte à trente-six collets.

L' E N R H U M É .

Tiens, c'est comme ce mirliflore que j'ons rencontré l'autre jour avec sa fraise de veau sur les épaules. Quand je l'ai vu entrer dans la voiture, j'ai cru qu'il se trompait de place. — Monsieur, ne vous mettez pas en peine de son costume; je vas lui prêter ma houpelande de cocher, et il aura le genre.

V A L M O N .

Ah çà, mes amis, il faut que je vous donne de nouveaux noms.

L' E N R H U M É .

Comment, not' voisin, vous voulez nous débaptiser ?

V A L M O N .

Toi, Javotte, tu te nommeras madame Saint-Hilaire ; toi, Roquille, tu t'appelleras monsieur de la Folle-enchère ; et toi, la Linotte, monsieur de Milleplis.

L' E N R H U M É .

Eh bien, moi, je vas me donner un nom plus prépondérant. Je m'appellerai Duperron.

V A L M O N .

Très-bien ! à merveille !

L' E N R H U M É .

Mais pour que ça sonne mieux, il nous faudrait quelques écus.

V A L M O N , *leur en distribue.*

C'est juste.

R O Q U I L L E .

Et à moi, est-ce que vous m'oubliez ? —

V A L M O N .

Mais pour jouer ton rôle, tu n'a pas besoin d'argent ; un petit-maitre (DE 1801) ne doit avoir que des dettes.

L'ENRHUMÉ, à *Roquille*.

Dis donc, eh 1801 ! tranquillise-toi ; nous ferons des affaires, mon homme ; je te prêterai de l'argent à quatre-vingt-dix-neuf pour cent.

TOUS LES VOISINS ET LES SERVANTES.

AIR : *Un Arlequin de la scène italienne.*

On ne pourra bientôt nous reconnaître.
Comptez sur nous, oui, nous sommes au fait ;
Chacun de nous fera le petit-maitre,
Changeant d'habits nous aurons du caquet.

VALMON.

Préparez-vous à jouer cette pièce :
Allez, amis, vos costumes sont prêts.
Dans ce moment il faut user d'adresse,
Avec esprit secondiez mes projets.

T O U S.

On ne pourra bientôt { nous
vous } reconnaître, etc.

(*Ils sortent.*)

S C È N E III.

VALMON, *seul*.

Tout va bien. — Mes voisins et mes servantes joueront passablement les caricatures dont j'ai besoin. (*Il tire une gravure de sa poche.*) Mais pour compléter le tableau, il me manque une Merveilleuse d'aujourd'hui, ainsi que l'habit étroit et le pantalon large. — Justement j'attends M. Miope et mademoiselle Flore, et j'espère qu'ils dégoûteront mon ami de son engouement pour les hommes qui portent les modes jusqu'à l'exagération. Ils savent que je donne à dîner, et ils ne manqueront pas.

AIR : *De la Vaudreuil.*

Quelle est en France
Ton importance,
O dîner ! quelle est donc ton influence ?
A ta puissance,

Sans résistance,
On voit soumis
Grands et petits
Commis.

Pour une affaire
Qui paraît peu claire,
En invitant
Personnage important,
Bientôt la table
Le rend affable.
Tel est
L'effet
D'un nectar délectable;
Son caractère,
D'abord austère,
S'adoucit,
Et l'affaire
S'éclaircit.

Vent-on encor
Prendre un sublime essor,
Briguer le premier rang,
Devenir intrigant ?
Un dîner
Va donner
Un talent
Eminent
Au plus grand
Ignorant,
Si ses vins
Sont divins.

Quelle est en France, etc.

SCÈNE IV.

VALMONT, LA LINOTTE.

LA LINOTTE.

An ! mon Dieu, mon Dieu, qu'ils sont drôles !

VALMONT.

Eh bien ! qu'est-ce, La Linotte ?

L A L I N O T T E.

A I R : *De la Chimène.*

Je viens de voir un bel équipage
Dans lequel est un gros personnage,
J'ai cru reconnaître à son langage

Le négociant
Qu'on attend.

Une fille,
Vraiment
Gentille,

Disait : *Papa* ,
Est-ce bien là ?

Le papa, voyant cette grille,

Dit tendrement :

Ia, mon enfant.

Aussitôt je les ai vu descendre ;
Dans ces lieux sans doute ils vont se rendre.

Ces gens, ou bien je me trompe fort,

Viennent d'la foire de Francfort.

Pendant qu'on ajoute quelques collets à la houpelande du cocher, je suis venu vous avertir de leur arrivée. Je les entends.

V A L M O N.

Il ne faut pas qu'ils te voient maintenant....

L A L I N O T T E.

Je m'en vas.

(*Il sort*).

S C È N E V.

VALMON, DOMRSCHTOS, LISBETH.

DOMRSCHTOS, *criant dans la coulisse.*

PRENDS garde, mon fille, tu vas tomber ; est ici le Montreuil-les-Pêches, chez monsieur Valmon.

V A L M O N.

Ah ! te voilà, mon cher ami.

L I S B E T H, *dans la coulisse.*

Ahi ! ahi !

DOMRSCHTOS.

Viens donc à mon secours, mon cher ami, mon fille il est tombé dans les escaliers; je crains qu'il ne se soit fait un bosse à la tête.

VALMON.

Ah! mon Dieu. — Volons à son secours.

DOMRSCHTOS.

Tiable t'escalier. (*Lisbeth paraît, soutenue par Valmon*).
Je vous l'ai toujours dit, vous êtes trop vif, Matemoi-
selle.

LISBETH.

Ce n'est rien, papa.

DOMRSCHTOS.

Si fait, mon petit Lisbeth, t'as un gros bosse au front.
(*Il tire un écu de 6 francs de sa poche, qu'il lui applique sur le front*).

LISBETH.

Ahi! ahi!

DOMRSCHTOS.

Ça t'a fait mal. — Tant mieux, mon enfant, t'es guérite.

VALMON.

Mademoiselle, je suis désespéré de l'accident.

DOMRSCHTOS *se fâchant*.

Petit espiègle! petit espiègle!

VALMON.

AIR : *Vaudeville de l'emprunt forcé.*

Votre fille tient de son père,
Elle a trop de vivacité;
Ne vous mettez pas en colère,
Voyez son ingénuité.
Cette fille si réservée
N'est pas la première en tout cas
Qui, le jour de son arrivée
A Paris, ait fait un faux pas.

Revenons à nos affaires. As-tu fait un bon voyage?

D O M R S C H T O S.

Ah ! comme ça , mon ami.

A I R : *Vaudeville de la Belle Fermière.*

Que de dangers et de frais
Lorsqu'on veut se mettre en campagne ;
Tous les chemins sont mauvais
Pour arriver de l'Allemagne.
Ah ! du pauvre voyageur ,
Voyez quel est le malheur.
Tandis que notre conducteur
Payait à la barrière,
Nous avons versé dans l'ornière.

V A L M O N.

Diable. — Mais vous êtes bien sujet aux chûtes. Au reste , tu feras d'assez bonnes affaires ici pour oublier ces petits désagréments. J'ai reçu ta lettre , et j'attends les personnages que tu m'as demandés.

D O M R S C H T O S.

Bien , mon ami , bien ; je n'ai jamais douté de tes bonnes intentions. (*À Lisbeth*). Mon fille , vous êtes âgée de trente-deux ans , et il est bientôt tems de songer à vous établir. Je n'ai point voulu vous marier à la dernière foire de Francfort , quoique j'y aie fait d'assez bons marchés ; mais la tendresse du cœur d'un père qui t'aime , ne peut plus longtemps retenir l'élan paternel. Enfin , je t'aime.

V A L M O N , à part.

Ah ! mon Dieu , est-ce qu'on a la manie des discours en Allemagne comme en France ?

D O M R S C H T O S.

Je dis donc que , quoique tu sois en âge , je n'ai pas voulu te marier à la dernière foire de Francfort.

V A L M O N , à part.

Il va recommencer.

D O M R S C H T O S.

Songez , Matemoiselle , à vous tenir droite , à bien faire la révérence , et sur-tout à ne point dire de bêtises comme t'en as dit à la table d'hôte de Bar-le-Duc.

V A L M O N .

Qu'avez-vous donc fait là , Mademoiselle ?

L I S B E T H .

Mon cher papa ne dit pas tout.

V A L M O N .

Comment cela ?

L I S B E T H .

C'est qu'il y avait deux jeunes gens qui se moquaient de moi , parce que je mangeais toutes les confitures , et ça me rendait honteuse.

V A L M O N .

Ah ça , mon ami , Mademoiselle a besoin de se remettre. Toi-même tu dois être fatigué. Je vais vous conduire dans votre appartement. C'est par cette porte , à gauche. J'ai quelques ordres à donner : je vous rejoins dans l'instant.

D O M R S C H T O S .

Ne te gêne pas , mon ami ; point de façons , point de cérémonie. *(Il sort avec sa fille).*

Allons , ma fille , prenez un peu la tournure française.

S C È N E V I .

VALMON, L'ENRHUMÉ, ROQUILLE, *déguisés.*

R O Q U I L L E .

En bien ! Monsieur , ai-je le fil ?

L ' E N R H U M É .

Et moi , ai-je-ti le genre ?

V A L M O N .

Fort bien , mes enfans , fort bien.

L ' E N R H U M É .

N'est-ce pas que je suis mieux découpé que ce grand san-sonnet. *(A Roquille).* Tiens , regarde toi-même.

ROQUILLE.

Mon cher, tu sais bien que je ne dois pas te voir sans mes lunettes ; attends. (*Il prend ses lunettes*). Tu n'es pas mal, mal, mal, mal ; mais tu as les abattis canailles.

L'ENRHUMÉ.

Je ne suis pas bien tourné ! non , c'est la colonne.

VALMON.

Bravo, mes enfans ; vous êtes dans les principes. Continuez à vous exercer : car je vais rejoindre notre négociant , nous ne tarderons pas à revenir.

(*Il sort*).

SCÈNE VII.

L'ENRHUMÉ, ROQUILLE.

L'ENRHUMÉ.

AH ça , singeons un peu les manières des petits maîtres. Suis-je bien comme cela ? ai-je la figure assez déréglée ?

ROQUILLE.

C'est dans un fauteuil ou sur une bergère qu'il faut t'étendre.

L'ENRHUMÉ.

Eh ben ! donne-moi z'en n'une.

ROQUILLE.

Dis donc, eh ! est-ce que tu plaisantes ? Pour qui me prends-tu ? Je suis le bourgeois aussi.

L'ENRHUMÉ.

Tu vois ben que c'est pour la frime. Sers-moi , je te servirai.

ROQUILLE.

A la bonne heure. (*Il va chercher un fauteuil : l'Enrhumé s'assied au milieu*). Fi donc, mauvais genre de s'asseoir dans le milieu d'un fauteuil.

L' É N R H U M É.

Eh bien ! je vas me précipiter sur le bord comme si je jouais au cheval fondu. (*Il se met tellement sur le bord du fauteuil, qu'il tombe*). Ah ! mon Dieu.

R O Q U I L L E.

Ah ça , relève-toi donc ; le bon ton n'est pas de se jeter par terre.

L' É N R H U M É.

Et tu me dis de me mettre sur le bord , moi je me suis fait un mal ! Je crois que je me suis démis l'omoplâtre. Ah ! ah !

R O Q U I L L E.

Actuellement , mets ton chapeau sur ton genou ; l'autre jambe sur le chapeau. Plus haut , plus haut. . .

L' É N R H U M É.

Ah ! j'entends ; il faut , avec le bout de ma botte , crotter les jupons des demoiselles.

R O Q U I L L E.

Allons , donne-toi du linge.

L' É N R H U M É.

Ma foi , j'en aurais bon besoin. A présent que je suis t'en posture , je vas me relever comme un opéra , en chantant un rondeau.

(*Il fredonne*).

Pomme de reinette , pomme d'api . . .

R O Q U I L L E.

On ne chantait pas ça en 1796 , imbécille.

L' É N R H U M É.

Ah ! parbleu , t'as raison. C'est la suite du bastringue sentimental. C'est du 1801. Attends , en voilà t'un autre de cette époque.

(*Il fredonne*).

*On vante partout les Anglais ,
J'n'en suis pas du tout entêté ;
J'aime beaucoup mieux les Français ,
Tout doit céder à la gaieté.*

R O Q U I L L E.

Ah ça , mais les autres ils sont bien longs à leur toilette!

L' E N R H U M É.

Ah! les voici. Attends que je me remette à mon poste. Je vas les recevoir avec le style de la bonne compagnie.

S C È N E V I I I.

DELAFRANGE, Madame DE LONGCORSET,
Madame SAINT-HILAIRE, MILLEPLIS, LES
PRÉCÉDENS.

DUPERRON, *leur tournant le dos.*

QU'EST-CE qu'est là? Quels sont les ceux et les celles qui viennent troubler ma digestion? Dites-z'y que je ne suis pas et qu'on fasse antichambre, parce que je vas faire avec mon épouse un petit déjeuner maritime. — Elle n'est pas encore réveillée, et j'attends qu'elle sorte des bras de Neptune. (*Se retournant*) Ah! c'est vous, monsieur Delafrange, très-enchanté de vous voir avec madame de Longcorset.

D E L A F R A N G E.

Prêt à vous rendre mes devoirs si j'en étais capable.

Madame LONGCORSET, *tenant en main un émigrant.*

Messieurs, je suis votre servante.

L' E N R H U M É.

Eh! madame de Sainte-Hilaire et monsieur de la Folle-Enchère, soyez les bien venus. — Oh! queu tournure nous avons. Oh! ma foi, j'étais né pour vivre dans le grand monde. — Mais vois donc ce grand escogriffe avec ses deux pièces d'artillerie braquées sur les oreilles, et ses boutons. — Oh! que de petites bêtes sur une grande.

D E L A F R A N G E.

Que ces gens-là sont grossiers!

(19)

L'ENRHUMÉ *chanie*

V'là des zannetons pour un liard.

DE LA FRANCE.

Finissez vos plaisanteries.

L'ENRHUMÉ.

AIR : *Lucas un jour, en son chemin.*

Y gna dans tes larges boutons
Des vermisseaux, des hirondelles,
Des chenilles, des hannetons,
Des escargots, des sauterelles.
Avec l'habit que je te voi
Tu peux instruir' ta belle,
Car elle va trouver en toi
L'histoire naturelle.

Madame SAINT-HILAIRE, *montrant Madame Longcorset.*

Mais regardez donc cette femme, monsieur Duperron.
Fi l'horreur ! quelle taille ! quelle coiffure ! quel fichu fichu !

L'ENRHUMÉ.

T'as raison. Elle ressemble à une vieille figure de paravent chinois. — Et qu'est - ce donc que cet affutiau qu'elle tient à la main ?

Madame de LONGCORSET.

C'est, en 89, ce qu'on appelait un émigrant.

AIR : *Du chapitre second.*

De plus d'un Français incertain
L'émigrant nous peint la folie :
Aussi vite qu'il fuit ma main,
Ces Français fuyaient la patrie.
On est revenu depuis peu
De cette manie insensée,
Et pour jamais d'un pareil jeu
En France la mode est passée.

L'ENRHUMÉ.

Ma foi, j'ai envie d'en jouer un brin.

DE LA FRANCE.

Mon ami, il ne serait pas mal que les gens de votre espèce en jouassent.

L'ENRHUMÉ,

Qu'est-ce qu'il veut dire, avec son jouasse ? Je crois qu'il me lâche un quolibet.

DE LA FRANGE.

Taisez-vous, mon ami ; avec vos bottes crochues, vous me faites pitié.

L'ENRHUMÉ.

C'était la mode dans ce temps-là, et pour cause.

ROQUILLE.

Comment donc ça.

L'ENRHUMÉ.

Dam, c'est que pour faire des affaires, ils voulaient avoir les pieds taussi crochus que les mains. Mais ce qui me gêne, ce sont mes cheveux ; ils me vaccinent. — Pourquoi diable avions-je te choisi cette mode-là.

LALINOTTE.

AIR : *De Catinat.*

De cela, mon ami, ne sois pas étonné ;
Le motif est bien clair, et je l'ai deviné.
A suivre cette mode ils devaient s'attacher ;
Ils avaient trop de front ; ils voulaient le cacher.

ROQUILLE.

Chut, j'entends monsieur Valmon.

L'ENRHUMÉ.

Eh bien ! en place. (*Tous les acteurs se placent d'une manière grotesque*). Les voici. Je vas faire le compliment à la demoiselle ; mais soufflez-moi si je reste court.



S C È N E I X.

LES PRÉCÉDENS, VALMON, DOMRSCHTOS,
LISBETH.

(*Tous les personnages se saluent.*)

L' E N R H U M É.

A I R : *On ne sait comment faire.*

V E N E Z embellir ce séjour,
Venez, venez ma toute belle,
Venez ici fixer l'amour.
Venez... venez mademoiselle.

L I S B E T H , *d'un air niais.*

Mon tendre cœur est agité
Comme la feuille du bocage.
Vous avez bien de la bonté :
Je n'en dirai pas davantage.

L' E N R H U M É , *à part.*

Qu'elle est bécasse !

T O U S *avec l'Enrhumé.*

Venez embellir ce séjour. etc.

D E L A F R A N G E.

J'aime cet aimable souris :
Cette naïveté me charme.
Plus que les cloches de Paris
Votre beauté fait du vacarme.

L' E N R H U M É.

(*A part.*) Elles ne sonnent plus ; mais c'est égal.

Avec le chœur.

Venez embellir ce séjour. etc.

V A L M O N.

Pour moi ce serait un plaisir
Près de vous de passer ma vie.
Qu'on est heureux de réunir
Une aussi bonne compagnie !

L'ENRHUMÉ.

C'est jusse.

Avec le cœur.

Venez embellir ce séjour. etc.

DOMRSCHTOS.

Messieurs, j'ai l'honneur de présenter à l'honorable société mademoiselle Lisbeth mon fille. Je suis très-sensible à l'amitié que me fait Valmon, en réunissant chez lui des gens aussi aimables.

L'ENRHUMÉ.

Monsieur, j'avons reçu l'invitation de notre ami Valmon. Il nous a écrit qu'il nous donnait à souper. (*Bas à Valmon.*) N'est-ce pas que vous allez nous donner à souper ?

VALMON.

Je serai trop flatté, Messieurs, si vous daignez accepter ma table.

TQUS.

Nous l'acceptons.

DOMRSCHTOS.

Mais j'ai une inquiétude.

VALMON.

Laquelle ?

DOMRSCHTOS.

J'ai laissé en bas ma petite jument. J'ai peur qu'elle n'ait besoin de quelque chose. (*A la Linotte.*) Dis donc, l'ami, voulez-vous me faire le plaisir de descendre à l'écurie, et de donner à ma jument une botte de foin et un picotin d'avoine ?

LALINOTTE, *étonné.*

Qu'est-ce que Monsieur me fait l'honneur de me dire ?

DOMRSCHTOS.

Je vous donnerai pour boire si vous l'étrillez bien.

LALINOTTE.

Mais, Monsieur, vous vous méprenez.

DOMRSCHTOS à Valmon.

Est-ce que ce n'est pas là le cocher de la maison?

LA LINOTTE.

Qu'est-ce à dire? un cocher. Je suis l'ami de M. Valmon.

VALMON.

Oui. Un ami bien cher.

MANON.

Oui, Monsieur; il a de l'amitié pour nous : nous en avons des gages.

L'ENRHUMÉ, à Manon.

Malgré son habit, il l'a reconnu.

DOMRSCHTOS.

Monsieur, je vous demande bien pardon; c'est que je suis étranger, je ne connais pas bien les habitudes de la France. (*A part.*) Si ce jeune homme va jamais en Allemagne, on le logera dans l'écurie. (*Haut.*) Au reste, où sont donc les gens, tes servantes? — Je n'en ai vu aucun.

L'ENRHUMÉ.

Le cocher de mon ami Valmon est un gaillard assez bien tourné. Il est dans le moment présent occupé à séduire une belle; l'homme d'affaires est quelque part à flaner, et les deux servantes sont au bastringue.

VALMON, à part.

Bien obligé.

L'ENRHUMÉ.

Assoisons-nous. Moi je ne figure bien que sur un siège. (*On s'assied*).

ROQUILLE.

Ah ça, et de quoi parlerons-nous?

LISBETH.

Que dit-on des spectacles? J'en suis amateur.

L'ENRHUMÉ.

Comment est-ce qu'il y a des spectacles dans votre Allemagne?

D O M R S C H T O S.

Parbleu, les auteurs français le savent bien ; ils pillent tous les jours les pauvres allemands.

L' E N R H U M É.

Moi, je ne suis allé qu'une fois dans ma vie au spectacle, et on jouait *gratis* encore. Il y avait ben du monde. — Dis donc, ch! Roquille . . . (*Se reprenant*). De la Folle - Enchère, te rappelles-tu ce qu'on donnait ?

R O Q U I L L E.

On donnait les Horaces.

L' E N R H U M É.

C'est une assez belle pièce. De qui qu'elle est donc ? Elle est de celui-là de la Poste-aux-Lettres de gi gi Roussiau.

R O Q U I L L E.

Qu'en dites-vous, mon cher Valmon ?

V A L M O N.

Ma foi, Messieurs, la question est très-délicate ; mais voici justement monsieur Miope et mademoiselle Flore, ce sont deux piliers de spectacle.

S C È N E X.

LES PRÉCÉDENS, MIOPE, FLORE.

M I O P E.

AH ! bonjour, mon cher. Mais que vois-je ? Quels sont tous ces gens-là ? Est-ce que tu donnes un bal masqué ?

V A L M O N, *bas*.

Silence, mon ami ; je t'expliquerai tout ceci.

M A N O N à l'Enrhumé

V'là sûrement queque valet du voisinage qu'il a fait déguiser comme nous.

V A L M O N.

Mon cher Miope , nous en étions sur l'article spectacles.

M I O P E.

En ce cas , j'arrive à propos. Je vous en apporte des nouvelles. Une débutante , qui compte à peine quinze printemps , vient de paraître à Paris dans les princesses. — Elle a eu un grand succès ; mais , comme l'observe fort bien un de nos meilleurs critiques ,

A I R : *Aimé de la belle Ninon.*

Un suffrage bien mérité
Soutient le talent qui commence ;
Mais par un éloge exalté
On l'étouffe dès sa naissance.
Ainsi le zéphyre amoureux
Berce la fleur qu'il fait éclore ,
Et l'aquilon impétueux
La renverse et la décolore.

L' E N R H U M É.

Ce vilain acuilon il nous a fait long - temps manger les petits pois à trente sous le litron.

V A L M O N.

Mais les journaux ne parlent que de la *petite ville*. Qu'en pensez-vous , mademoiselle Flore ?

F L O R E.

A I R : *Du Vaudeville de l'Opéra comique.*

Des chemins fleuris et rians
D'abord embellissaient l'entrée ,
Puis quelques défauts dans les plans
Firent craindre pour sa durée.
Mais au lieu de s'en effrayer ,
En un jour l'architecte habile
Construisit un nouveau quartier
Dans la *petite ville*.

L' E N R H U M É.

Il m'apparaît que mamselle connaît le truc des spectacles.

M I O P E à *Valmon*.

Mais dis-moi , Valmon , quel est donc ce gros manant ?

F L O R E.

Oui , Monsieur , j'y suis attachée ; je joue les ingénuités à la société olympique.

L'ENRHUMÉ.

C'est assez jabotter sur les thâtres : assez causé.

DOMRSCHTOS, *bas à Valmon.*

Dis donc, Valmon, tes gens à la mode sont bien grossiers.

DELAFRANGE.

Je propose à la société de jouer à quelques jeux innocens.

LISBETH.

Oui ; jouons à pigeon vole.

DELAFRANGE.

A monsieur le curé.

MANON.

A cache-cache.

JAVOTTE.

A Colin-Maillard.

FLORE.

Non ; au secrétaire.

L'ENRHUMÉ.

Eh non, messieurs, eh non ; pour mettre tout le monde d'accord, jouons plutôt à la savatte.

LALINOTTE.

Eh bien, ça vat.

VALMON.

Croyez-moi, point de jeux innocens.

MIOPE.

Faisons une bouillotte. — Il se fait tard.

VALMON.

Quelle heure est-il ?

FLORE, *tirant une montre de son sein.*

Il est onze heures.

L'ENRHUMÉ.

Mamselle, voulez-vous me permettre de voir quelle heure est-il ?

MIOPE, *le repoussant.*

Doucement.

D O M R S C H T O S.

Comment ! maintenant les dames français portent des petites pendules en cet endroit ?

V A L M O N.

Oui, mon ami, c'est la mode.

M I O P E.

Elle n'est pas sans danger.

A I R : *Si Dorilas.*

Aurait-on choisi cette place
Pour se garantir des filoux ;
Mais elle accroîtra leur audace,
Et le métier sera plus doux.
Mes amis, moi-même je tremble
Et ne réponds plus de ma main :
Mettre tant de trésors ensemble,
C'est nous provoquer au larcin.

V A L M O N.

Je ne suis pas surpris que nos jolies femmes aient adopté cette mode, car elle très-utile en amour.

Même air.

Plus d'une coquette en profite,
Et dans un amoureux débat
Elle dit que son cœur palpite,
Lorsque c'est la montre qui bat.
L'amant, dans sa brûlante ivresse,
Ne craint pas de la déranger,
Et le ressort que sa main presse
Fait sonner l'heure du berger.

(*On apprête des tables de jeu ; Lisbeth, Manon, l'Enrhumé, Roquille jouent à la bouillotte ; Domrschtos et Lafrange au trictrac. Valmon parcourt toutes les tables. Les autres servent de remplaçans à la bouillotte*)

M I O P E, à Flore.

Voulez-vous me donner votre indispensable ?

V A L M O N.

Ce n'est donc plus un ridicule ?

L' E N R H U M É.

Qu'est-ce que c'est que ce sac-là ?

M I O P E.

A I R : *Vaudeville du terme du voyage.*

C'est là qu'on met les billets-doux :
Ce meuble est vraiment très-commode.

Les autres pourront changer tous :
Mais il sera toujours de mode.
On ne peut se passer de lui.
Aussi chez nos femmes aimables
Les ridicules aujourd'hui
Sont devenus indispensables.

L'ENRHUMÉ.

Moi, je mets sept livres dix sols au jeu ; que chacun en fasse autant. (*A Mlle Lisbeth.*)

Fragment du Duo du Prisonnier.

« Cavez-vous donc, ma belle fille ;
» Cavez-vous de sept liv' dix sous.

LISBETH.

Papa, donne-moi sept livres dix sous.

DOMRSCHTOS, *quittant sa partie.*

Tiens, ma fille, voilà deux écus de Bavière ; mais sois prudente avec ces messieurs ; ne fais pas ton *va tout*.

L'ENRHUMÉ.

D'abord, c'est que je tiens tout, moi ; je préviens que dès que j'aurai un gain z'onnête, je fais mon Charlemagne.

LISBETH.

Mon argent.

LAFRANGE, *jouant au trictrac.*

Je prends un trou.

L'ENRHUMÉ.

Je le tiens. — Trente-un. — J'ai gagné.

LISBETH.

Je joue bien malheureusement ; est-il possible !.... J'avais un joli as de pique, et j'ai tout perdu. Je vois le jeu.

DOMRSCHTOS.

C'est très-mal, mon fille, de voir le jeu.

L'ENRHUMÉ.

J'ai beau jeu. — Je fais tout mon argent.

DORMSCHTOS.

Bredouille.

LISBETH.

Je le tiens.

L'ENRHUMÉ.

J'ai quarante-un z'en carreaux.

LISBETH.

Et moi, brelan de dames.

L'ENRHUMÉ.

Et moi, avec mes carreaux, je suis sur le carreau.

LAFRANGE, *jouant au trictrac.*

Je prends deux trous.

DOMRSCHTOS.

Je m'en vas.

L'ENRHUMÉ.

Et moi aussi. — Je m'en vas manger une tranche de jambon pour me rafraîchir.

FLORE.

Je prends votre place.

VALMON, *à l'Enrhumé.*

Eh bien, te voilà décavé; mais ne t'en affliges pas.

AIR; *Vaudeville du Prisonnier pour dettes.*

La bouillotte est un vrai tableau
Qui nous peint la scène du monde;
D'abord on y voit tout en beau,
Sur l'espoir du gain on se fonde;
Mais le bonheur dure un instant.
Bientôt il faut dire: Je passe.
Dès qu'on a perdu son argent,
Il faut perdre sa place.

L'ENRHUMÉ.

Je vas me consoler en buvant avec les camarades.

(Il prend une bouteille).

LISBETH, *à Javotte.*

Mamzelle, voulez-vous prendre mon place, j'ai tout perdu.

AIR: *Je brûle de voir ce château.*

Mon cher papa, j'ai tout perdu.

DOMRSCHTOS.

J'en suis fâché, ma chère;
Je t'avais pourtant défendu
D'être trop téméraire.

DELAFRANGE.

Sonnet.

L I S B E T H.

L'espoir du gain est séduisant.

L' E N R H U M É.

L'appétit nous vient en mangeant.

L I S B E T H.

Et l'on sait bien qu'en fait d'argent.

D' E L A F R A N G E.

Bezette.

L I S B E T H.

Dès qu'on y pense ou qu'on y touche,
L'eau tout de suite en vient à la bouche.

L' E N R H U M É, *frappant sur l'épaule de Miope.*

Dis donc. — Eh l'ami, que je te dise deux mots entre
trois z'yenx.

M I O P E.

Monsieur, prenez garde à ce que vous faites.

L' E N R H U M É.

Où as-tu pris cet habit-là?

M I O P E.

Qu'est-ce que vous dites?

L' E N R H U M É.

Oui, combien ce que ton bourgeois t'a donné pour jouer
cette farce-là?

M I O P E.

Ah! c'en est trop.

L' E N R H U M É.

Comment! est-ce que tu n'es pas queuqu' garçon pâ-
tissier, rôtisseur?

M I O P E.

Insolent!

L' E N R H U M É, *prenant une chaise.*

Attends-moi, gringalet.

(*Il poursuit Miope, qui, en se sauvant, fait tomber
les tables de jeu; tout le monde se lève: on cherche à
les séparer.*)

D O M R S C H T O S.

Ah! mon Dieu, que tiable de gens sont ceux-là?

V A L M O N .

Ce sont mes servantes , mes ouvriers , arrêtez.

D O M R S C H T O S

Tes servantes ?

L' E N R H U M É , *montrant Miope.*

Oui , ce n'est qu'un compagnon de guise , un rôtisseur.

T O U S .

Oui , un rôtisseur.

V A L M O N .

Allons , taisez - vous , Monsieur n'est point ce que vous croyez : ce sont des gens déguisés.

L' E N R H U M É .

Eh bien ! déguisés ou non , v'là les 89 , voilà les 1801 , et je sommes les 96. Vous qui avez le compas dans l'œil , monsieur Domrechausse , décidez de nous tous quel est le plus aimable. Tenez , voyez.

(*Dans ce moment les acteurs se placent de même que dans la gravure*).

D O M R S C H T O S .

Demandez-moi plutôt quel est le plus ridicule ?

V A L M O N .

Justement , mon ami ; c'est le sujet de cette gravure.

(*Il la lui montre*).

D O M R S C H T O S .

C'est ma foi vrai.

L' E N R H U M É .

Tiens , c'est drôle : vois donc ce qu' magot-là. C'est quasiment mon portrait , et ce grand-là il ressemble à Lafrange ; jusqu'à monsieur Miope qui lorgne la Folle-Enchère.

D O M R S C H T O S .

Me voilà dégoûté des gens qui suivent ridiculement la mode.

V A L M O N .

Ne juge pas les Français sur le tableau que je viens de te montrer ; si quelques-uns sont ridicules , le plus grand nombre a mérité l'estime des étrangers.

D O M R S C H T O S.

Tu as beau dire, je ne marierai pas ma fille en France,
et je vas la reconduire à la foire de Francfort.

V A U D E V I L L E.

AIR : *Ronde de Vade à la Grenouillère.*

D U P E R R O N.

Je méprise tous vos propos ;
Je garderai ma redingotte,
Et je vais aller à Paphos
Pour y danser une gavotte.
Dans les cercles les mieux choisis
Depuis très long-temps je circule ;
Je fais rire tous les amis :
On n'entend jamais quand j'y suis
D'mander quel est l'plus ridicule.

M I O P E.

La mode a toujours ses excès ;
A son caprice on s'accoutume,
Et le premier droit des Français
C'est la liberté du costume.
De ses écarts le sage rit ;
Mais l'imprudent qui, sans scrupule,
D'un sot affichant le dépit,
Insulte l'homme pour l'habit,
Voilà bien le plus ridicule.

F L O R E , *au Public.*

Des incroyables, nos portraits
Offrent les images fidèles ;
Si vous les trouvez imparfaits,
C'est la faute de nos modèles.
Vous ont-ils amusé ce soir,
Applaudissez-les sans scrupules :
Daignez couronner notre espoir.
Eh ! n'est-il pas commun de voir
Réussir tous les ridicules.

F I N.